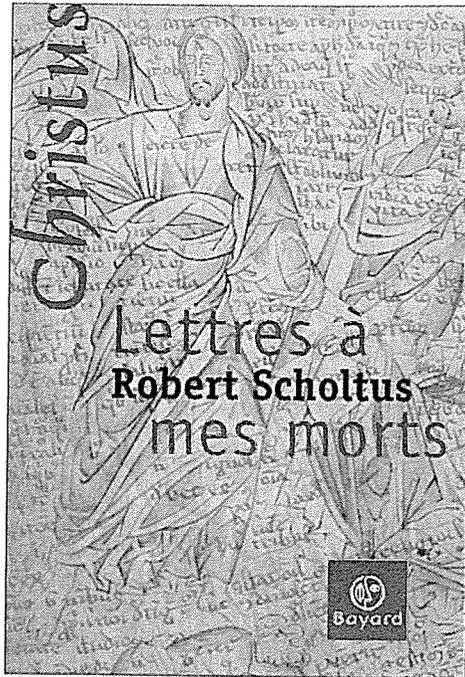


Vient de paraître dans la collection

“Repères spirituels”

animée par la revue *Christus* chez Bayard



Disponible en librairie — 13,50 euros

« D'avoir béni tant de sépultures a donné au prêtre que je suis un certain entregent dans le commerce avec les morts des autres. Vous me permettrez aujourd'hui de m'occuper un peu des miens. Longtemps j'ai gardé en souffrance ces lettres qui leur sont destinées. Il serait plus exact de dire que ce sont elles qui ont gardé pieusement ma souffrance, ce point de douleur si intime, si précieux, dont je ne veux pas me débarrasser, ce point de côté qui me vient d'un inflexible refus de consolation. »

Robert Scholtus est supérieur du séminaire universitaire des Carmes à l'Institut catholique de Paris. Il a déjà publié dans la collection « Christus » chez Bayard trois ouvrages très remarquables : Petit christianisme d'insolence, Petit christianisme de tradition et Faut-il lâcher prise ? Il s'affirme ici comme un écrivain à part entière, dans un ouvrage très personnel.

Christus

Le corps

Joies et blessures

Rédacteur en chef
REMI DE MAINDREVILLE

Rédacteur en chef adjoint
YVES ROULLIÈRE

Revue d'Assas Editions, association loi 1901
Editée par la SER-SA (principaux actionnaires : Assas-Editions, Bayard Presse)
Président du conseil d'administration et directeur de la publication : Bruno Régent s.j.
Direction générale : Antoine Corman

Introduction

REMI DE MAINDREVILLE, s.j.

Ouverture

10 **Vous êtes le corps du Christ**
DOMINIQUE BERTRAND, s.j., Sources Chrétiennes, Lyon

21 **Le corps médicalisé**
OLIVIER DE DINECHIN, s.j. Centre Sèvres, Paris

Corps de l'homme et de la femme

30 **Éveil : voici le miracle**
FRANÇOISE LE CORRE, philosophe, Paris

39 **Le mystère de la proximité**
DENIS VASSE, s.j., psychanalyste, Lyon

51 **À travers Canaan**
PAUL BEAUCHAMP, s.j., exégète

63 **Connaître au sens biblique**
XAVIER LACROIX, Université catholique de Lyon

82 **Mettre au monde**
BRIGITTE PICO, membre du comité de rédaction de *Christus*

88 **Le petit de l'homme**
CHANTAL LEROY, Université catholique de Lyon

99 **La maladie, chemin de fécondité ?**
XAVIER THÉVENOT, s.d.b., théologien

128 **Croissance de Jésus Christ**
JACQUES GUILLET, s.j., exégète

137 **La passion de l'apôtre**
CLAUDE VIARD, s.j.

148 **Corps et esprit**
ÉDOUARD POUSSET, s.j., théologien

163 **Le symbolisme sacramentaire**
FRANÇOIS MARTY, s.j., Centre Sèvres

181 **Elle répondra comme aux jours de sa jeunesse**
MANUEL DÍAZ MATEOS, s.j., exégète, Lima

Corps de louange

204 **Corps de louange**
PHILIPPE DEMEESTÈRE, s.j., Chaumont

216 **Le chant des psaumes**
SR ÉTIENNE REYNAUD, o.s.b., Pradines

225 **« Nous croyant rois »**
BERNARD DORIVAL, historien de l'art

232 **La place du corps dans les Exercices**
CHARLES CORDONNIER, s.j., Paris

261 **La connaissance de la vraie vie**
MARIE-LUCE BRUN, auxiliaire, Cergy-Pontoise

275 **Unité de l'Église ou unité du monde ?**
JOSEPH THOMAS, s.j.



Le mystère de la proximité

*Un homme peut ne pas comprendre les choses,
qu'il demeure dans la quiétude,
les choses le comprendront.*

Suso

L'inquiet ne trouve pas le repos. Il est troublé, agité. Il remue sans cesse et dans son corps et dans son esprit. Il a peur.

L'inquiétude se caractérise par l'impossibilité de consentir au repos là où *seulement* l'homme peut y accéder : dans l'*ici* et le *maintenant* d'une rencontre qui l'assure ou qui le rassure en l'attirant dans l'amour.

— Vivre est un repos

Ne pas être inquiet pour un bébé, c'est être sûr en sa chair des bras qui le portent comme du ventre qui l'a porté, et partant c'est la possibilité, en son esprit, de se confier à la parole qui l'appelle à la vie dans la rencontre. Ce qui est inquiétant, en effet, est ressenti comme étrange ou dangereux. Dans l'inquiétude, la rencontre n'est plus ressentie par les sens comme une présence prometteuse de vie ou de reconnaissance. Avant même qu'il en ait conscience, dès le commencement, le bébé éprouve la rigidité des mouvements de la mère ou le mensonge du père comme une insécurité. Quand bien même la préoccupation maternelle prétend être une forme de l'amour, l'enfant ne peut y croire. Il ne peut plus se confier à

↓
DENIS VASSE S.J.

Psychanalyste, Lyon.
A récemment publié
au Seuil : *La grande
menace* (2004), *Né
de l'homme et de la
femme, l'enfant* (2008)
et *L'homme et l'argent*
(2008).

Derniers articles parus
dans *Christus* : « La
souffrance : altération,
altérité » et « La foi en
la promesse »
(214HS, mai 2007).

Parution initiale
du présent article :
janvier 2003.

Illustration en regard :
Martin Schongauer
(1440-1491), *Holi
me tangere*, Musée
d'Unterlinden, Colmar
© Giraudon/The
Bridgeman Art Library.

la voix qui lui promet la vie, qui le nomme ou qui l'ignore. En ses accents, il ressent l'angoisse cachée et la peur de vivre. Impossible de sourire, de répondre, de croire – tant c'est contradictoire – à ce qu'il ressent dans la rencontre inaugurale avec sa mère.

Beaucoup d'êtres sont construits sur le fantasme d'un abandon précoce de leur corps éprouvé par des sensations de fausseté, de peur ou de retrait en lieu et place de perceptions de paix qui les font demeurer dans la joie de ces rencontres. D'une certaine manière, le nouveau-né devient sourd à la voix qui l'appelle. Sa naissance, ou plutôt tout ce qui la signifie, ne saurait alors être ressentie comme bénédiction. Elle est plutôt redoutée comme malédiction, comme mort.

Ces êtres sont inquiets. Confusément et inconsciemment, ils ne vivent plus leur naissance comme une parole de vie : ils la vivent comme un abandon et non plus comme un don. Ils ont des doutes sur leur existence même. Ils sont inquiets de ne pas vivre vraiment. Et bien davantage, ils vont passer leur vie à dénier cet abandon à l'occasion de n'importe quelle séparation. Ils diront par exemple que rien ne les touche venant des autres, qu'ils n'ont pas peur, etc. Pourtant, on reconnaît ces *crâneurs* comme des abandonnés. Malgré les apparences, ils ne trouvent pas intérieurement le repos. Ils ne sont pas intimement dans une proximité de la vie qui est en eux. Ils se font vivre. Ils ne vivent pas de la Vie qui est en eux. Leur calme apparent neutralise et compense une agitation intérieure que tout l'entourage sera étonné de voir apparaître à l'adolescence ou dans la vie adulte, lors d'une crise ou d'un appel à la tendresse qui fissure la carapace de l'indifférence.

Si l'homme n'abandonne pas sa prétention à sortir de l'inquiétude par lui-même, s'il ne change pas pour devenir comme un petit enfant, il n'entrera point dans le Royaume des cieux, il n'entrera point dans le repos, il ne sera pas re-posé dans la Vie qui est en lui. Il restera inquiet, *hors quiétude, se cherchant lui-même* dans la fierté d'une autonomie dont il tente de se convaincre par l'ambition de son regard, en poursuivant de grands desseins qui le dépassent toujours. Il est en vérité totalement absent de l'image de lui-même qu'il ne cesse de promouvoir. Progressivement, sous prétexte de naître à lui-même, il quitte la proximité que l'âme entretient avec la vie qui lui est donnée quand elle est tenue dans l'intimité égale et silencieuse, dans l'attente. Il la quitte donc et, avec la complicité

des grands, il impose son image vide et valeureuse. Il va passer sa vie à défier la mort au lieu de se livrer à l'Amour le plus grand, celui qui consiste à recevoir la vie de ceux qu'il aime, de sa mère. Encore faut-il que sa mère soit elle-même détachée de sa propre vie pour qu'elle laisse se transmettre ainsi la Vie... et que le petit d'homme se laisse suffisamment détacher de sa mère pour qu'il vive de la vie qui lui est donnée !

Impossible de réfléchir sur l'inquiétude et le repos sans se trouver propulsé au cœur de la génération dans la transmission d'une vie parlante ou d'une parole vivante qui révèle, dans l'inquiétude du temps, la communion originelle : le re-pos éternel. Elle révèle la proximité de l'Invisible Vie, proximité dont l'ennemi du genre humain prétend que c'est un mensonge depuis le début. La vérité qu'il suggère en accusant la vie de mentir, c'est celle de la mort où sa jalousie tente d'entraîner tous les hommes. Sur cette pente-là, l'inquiétude conduit au péché en niant l'amour dont la vie même du pécheur témoigne pourtant. Il s'inscrit en faux contre lui-même vivant et il s'enferme dans la jouissance d'un désespoir, d'un péché sans pardon.

Sortir de l'inquiétude : consentir au repos

Consentir au repos, trouver une issue à l'inquiétude, c'est écouter quelqu'un qui a les paroles de la vie éternelle, celle qui ne cesse de se donner et qui, se donnant, traverse les vivants de génération en génération et les fait vivre en elle. Cette vie qui n'est pas concevable hors d'un rapport de la chair à l'Esprit qui la fait vivre, et qu'elle peut refuser pour vivre par elle-même, c'est, dans la révélation du Fils de l'homme, la Vie de Dieu : Dieu même.

Ne pas consentir au repos, à être re-posé par et dans celui qui attire à lui, comme en témoigne la vérité du désir, c'est pour l'homme se couper de son origine, devenir sourd à la parole qui l'engendre en se donnant à lui. Le désir qui anime l'homme le conduit vers le repos, c'est-à-dire vers la re-position de lui-même dans l'Autre. *Seul cet Autre est Même, il est l'origine de toute altérité, il engendre l'identité de tous dans l'Unité du Même. Son acte, qui ne peut être qu'originnaire, est introduit en lui-même dans une altérité absolue dans laquelle toute unité demeure.*

Cette re-position de soi par l'Autre est l'acte de la parole originaire, l'acte d'une Parole-Autre incluse dans l'autre et en moi comme en tous les vivants. Cette vie de la Parole est divine. Au cœur de l'homme, elle est la source de l'œuvre humaine, elle est la démesure dans la mesure¹. Le sujet humain y naît de la rencontre avec celui qui le reconnaissait avant qu'il ne se connaisse dans la différence où il naît, et avant qu'il ne connaisse le monde (cf. *Jr* 1,5), qui lui parlait avant qu'il ne parle, dans le silence, et qui le désirait de toute éternité et par là le donnait à lui-même dans le temps. Ce faisant, il le fait ou refait être homme vivant de sa vie comme son égal, son interlocuteur, comme un *tu* pour un *je* dans l'unité d'un « *nous* ». Il se reconnaît en lui comme sujet de la parole. C'est de cette rencontre impossible à imaginer et à dire que le prophète témoigne. Dieu prend son repos éternel dans celui qu'il re-pose éternellement en lui.

*Seigneur, je n'ai pas le cœur fier
ni le regard ambitieux ;
je ne poursuis ni grands desseins,
ni merveilles qui me dépassent.*

*Non, mais je tiens mon âme égale et silencieuse ;
mon âme est en moi comme un enfant,
comme un petit enfant contre sa mère.*

*Attends le Seigneur, Israël,
maintenant et à jamais (Ps 131).*

En vérité, cette Parole Originnaire *est et n'est pas* celle de l'homme. Elle *l'est* dans la mesure où, étant la Vie, elle le fait vivre de la vie dont elle vit en et par elle-même.

1. « ... [Anselme] dit que l'âme doit reposer en Dieu. Dieu ne peut pas opérer dans l'âme l'œuvre divine car tout ce qui pénètre dans l'âme comporte une mesure. La mesure est ce qui inclut quelque chose en soi et exclut de soi quelque chose. Il n'en est pas ainsi des œuvres divines : elles sont sans mesure et sont incluses dans l'ouverture de la révélation divine » (Maître Eckhart, *Sermons*, t. III, Seuil, 1979, p. 11).

Elle *ne l'est pas* dans la mesure où, étant vivant et mortel, il cherche à prendre son repos dans la Vie qui lui est promise dans le mystère même de la proximité, celui de la Vie qui s'engendre en nous tous pour l'éternité.

Cette Parole est et n'est pas *justement* celle du pécheur qui oublie qu'il a été *engendré* d'un amour sans limites d'où lui vient la Vie, celle du Premier né d'entre les morts. Cet oubli est négation de la démesure de l'Amour : il sépare la *créature* de son Origine. La créature n'est plus *engendrée* par la Parole dans la proximité de la Vie. Elle devient lointaine, étrangère à elle-même, à son origine. Elle devient étrangère à la Vie qui s'y donne. Elle finit par devenir étrange à elle-même et aux autres. Là, l'homme sombre dans une inquiétude sans repos, car, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, son âme ne cherche plus le repos en toutes ses puissances et tous ses mouvements. Il est voué à la dispersion des pulsions de sa volonté *propre* en tous sens : il s'invente en lui, il se reconnaît en rien. Sans l'Autre en sa source,

« l'âme cherche le repos en toutes ses puissances et tous ses mouvements, que l'homme le sache ou l'ignore. Jamais il n'ouvre les yeux ou ne les ferme sans chercher par là le repos : ou bien il veut rejeter hors de lui quelque obstacle, ou bien il veut attirer à lui quelque chose où se reposer. C'est par ces deux mobiles que l'homme accomplit toutes ses œuvres. Je l'ai déjà dit souvent : l'homme ne peut jamais éprouver amour ou joie en aucune créature sans qu'il y ait là une ressemblance avec Dieu »².

Dans le repos qu'il désire inconsciemment, l'homme cherche Dieu qui s'engendre en lui. Que Dieu s'engendre en lui veut dire que *l'homme créé homme et femme* s'engendre en Dieu. Dire cela, ce n'est pas nier la différence sexuelle ou la faire basculer dans une idéalisation perverse, c'est dire que la vie de Dieu s'engendre dans la différence sans laquelle l'unité de la vie qui se donne ne peut être conçue, car l'homme étranger, oublié et oublieux, perdu, ne peut revenir par lui-même, dans la communion de l'origine³. La différence charnelle dans laquelle Dieu s'incarne *parce qu'il la fait vivre* est le lieu où le désir de communion, dans l'alliance, tend à

2. *Idem*, p. 10.

3. « Si, même sans éducation philosophique, nous pouvons résister à ceux qui nous disent que le fond de l'être est matière, et si nous dépassons spontanément les vues trop abstraites de ceux qui nous disent que le fond de l'être est esprit, (...) c'est que ce mystère de la Trinité nous a ouvert une perspective toute nouvelle : le fond de l'être est communion » (Henri de Lubac, *La foi chrétienne*, Aubier-Montaigne, 1969, p. 13).

s'accomplir. Cela signifie que Dieu est Père des vivants et que la vérité de la parole vivante en lui est celle du Dieu Unique : il est la Vie manifestée dans la communion des hommes dès l'origine. Il n'y a pas de communion espérée, désirée, sans l'unité d'une différence. La différence entre l'homme et la femme est ordonnée à l'unité d'un être différencié : l'enfant, en tant qu'il est la chair de la Vie – le Fils dans le Père. La différence du Père et du Fils vise à leur Unité dans la Mère, à la condition qu'elle n'y mette pas d'obstacle. Celle des frères vise à l'unité du Corps où vit la Parole de Dieu comme Père des vivants, des *parlêtres*⁴.

Le corps dans l'unité de l'Esprit

La vie de la différence – son essence – manifeste l'unité de l'Esprit dans un corps. C'est aussi bien dire que tout corps vivant est trinitaire. Il doit son unité à l'esprit qui fait vivre ses membres différenciés dans l'essentielle différence du sujet qui l'habite, par rapport au sujet qui habite un autre corps. Le corps est et n'est pas le sujet. Mais, né de ce qu'il parle, il est le signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant, pour un autre corps qui représente un autre sujet. Tout corps vivant vit en vérité de l'Amour trinitaire. Sa mort ne peut être que résurrection.

Quand elle ne vit pas de cet amour-là, la chair ne fait pas vraiment corps. Elle vit dans le mensonge et ne meurt pas d'Amour dans le don en retour. Mais elle meurt d'inquiétude dans le péché, dans le refus de *la rencontre ratée*, au lieu de demander le *par-don*. Toute chair vivante dans le monde reconnaîtra qu'elle vit du pardon, c'est-à-dire du don qui lui est fait jusque dans la mort et qui est, dans l'histoire, manifestation de l'origine : résurrection. À travers le prisme du péché, en effet, et dès le commencement, l'origine du vivant ne peut être contemplée que comme résurrection du premier-né d'entre les morts. L'amour est source de vie, don originaire, absolu de la vie en vérité.

Là où il n'y a pas d'Amour, il n'y a ni incarnation ni amour, il n'y a pas d'unité dans la différence. Il n'y a que *convoitise* des sens qui cherchent, chacun pour soi, à *posséder le don* comme une chose, un

4. L'homme est un être de parole, un *parlêtre*, dit Lacan.

objet, à le dénaturer. Tel est l'*orgueil* de l'esprit qui nie l'Autre dans son absolue différence, là même où il est manifesté dans l'unité. Il nie l'Autre en réduisant l'autre, le prochain, à rien. Là, le désir de Dieu en l'homme est gauchi, perverti, et l'homme échoue dans sa quête du repos. Jamais il ne le trouve. Son errance a deux formes. Soit il erre pour toujours dans l'inquiétude. Il s'angoisse de ne pouvoir tout posséder pour lui tout seul. Le monde entier, l'amour même, devient objet de convoitise : il achète tout, il connaît tout dans une lucidité dévorante, mais il ne trouve pas le repos. Soit il se défend de toute *re-position* de lui en un Autre dans la rencontre, de tout retour au Père – et la vie dont il vit est niée. Car ce n'est pas Dieu qui vit en lui, c'est lui qui prétend vivre sans Dieu dans la dilapidation de l'héritage revendiqué de la vie. Il prétend vivre, mais il meurt de ne pouvoir accéder aux fruits de l'arbre qui font vivre les cochons.

Convoitise et orgueil sont les deux tentations inhérentes à la mélancolie décrite par Romano Guardini : celle du désir avide des choses qui enferme dans un faux rapport avec les choses et avec soi-même ; celle du sentiment exagéré de sa valeur propre qui fausse toute relation. Soumis à ces tentations, l'homme fort perd le sens de la mesure, et la limite extrême à laquelle il s'accroche n'est plus la limite vivante, celle du vivant de la vie donnée et reçue. De se prendre pour Dieu, il ne peut vivre en homme, et de vivre en homme, il se croit menacé par Dieu. Il perd le sens du réel en perdant « la limite, l'élément proprement humain »⁵. Cette limite interne à l'homme sépare l'image qu'il a de lui, du sujet qu'il est dans son rapport aux autres. De cet écart, de cette division des commencements, surgissent la parole et le désir de l'homme.

Le lien de la parole : la proximité de la rencontre

Quand obstacle est mis à ce lien de parole, l'homme oscille alors constamment entre deux images opposées qu'il a de lui. Tour à tour, il prend pour le réel ce qui n'est que la projection inconsciente hors de lui dans l'image de l'autre. Ayant refoulé la condition humaine, il se prend pour Dieu ou pour un surhomme, à moins que, refoulant

5. R. Guardini, *De la mélancolie*, Seuil, 1953, p. 75.

la filiation de la vie de la parole, il se prenne pour un animal ou un être damné. Il tourne autour de la limite, ou plutôt il se laisse prendre à un incessant retournement – comme un disque qui présenterait chacune de ses faces en se retournant automatiquement.

En tournant ainsi en rond, l'homme n'habite plus les limites de l'espace intersubjectif où la parole de l'Autre l'ouvre intérieurement en le posant et le reposant dans la vie donnée. Il est, comme on dit, « à la limite », entre deux états. Il ne naît pas de cette limite comme on naît d'un espace matriciel. Moi clivé, il ne cesse de la transgresser, d'entretenir un va-et-vient entre les deux côtés du moi qu'il imagine. Ni l'un ni l'autre n'est la vie. Dans cette incessante bascule entre deux termes opposés qui s'excluent mutuellement, rien n'est vrai. Jamais il ne trouve le repos. En s'identifiant à ce qu'il imagine, il tombe de Charybde en Scylla dans un gouffre sans issue. Il ne trouve plus la butée d'une parole qui mette fin au retournement insensé de sa pensée.

« Il est des êtres qui éprouvent profondément le mystère de la proximité, des êtres "à la frontière". Leur nature tout entière veut qu'ils ne soient exclusivement ni ici-bas ni de l'autre côté. Ils vivent sur les confins. Ils font l'expérience de l'inquiétude qu'une sphère fait éprouver à l'autre – de même, ce sont eux qui portent en eux les pôles, la totalité de l'humain, mais, par là même aussi, la possibilité de la scission intérieure.

Médecins et psychologues dissertent très pertinemment sur les causes et la structure interne de la mélancolie. Souvent, il est vrai, leurs considérations sont tellement banales que l'on n'arrive plus à les accorder avec la profondeur et la force que révèle réellement cette expérience. Ce qu'ils savent énoncer, c'est précisément la théorie de certaines couches de l'infrastructure, et rien de plus. Le sens véritable de la mélancolie ne se révèle qu'à partir du spirituel. Et voici, me semble-t-il, où il réside en dernier ressort : la mélancolie est l'inquiétude que provoque chez l'homme la proximité de l'éternel. C'est là ce qui le rend heureux et, en même temps, constitue pour lui une menace »⁶.

6. *Idem*, pp. 68-69.

La re-position dans la rencontre, le mélancolique ne la ressent que comme mensonge. Comme nous le disions au début, en se trompant il se trompe, il ne peut y croire. La parole est pervertie. La promesse se donne comme une vérité qui ment ou comme un mensonge vrai ! *Tordue*, elle n'est jamais pour lui en esprit et en vérité : il n'est pas un homme né de l'alliance en Dieu et/ou dans l'Esprit du Père et du Fils, alliance manifestée dans la différence de la chair, en cette limite vivante, celle de l'homme dans son rapport à la femme et à leur enfant, celle de la femme dans son rapport à l'homme et à leur enfant, celle de l'enfant dans son rapport à l'homme et à la femme.

Tant que l'homme et/ou la femme n'entre pas dans le repos ensemble, dans la re-position symbolique de l'un et de l'autre en l'Autre, leur rencontre demeure dans l'imaginaire. La différence est récupérée par la convoitise et l'orgueil qui *fabriquent* l'image qu'ils ont d'eux-mêmes au lieu de consentir à être reposés, ensemble. Consentir au repos là où seulement chaque homme peut accéder, dans l'ici et le maintenant d'un seul corps, dans la rencontre de deux sujets vivant de l'Esprit qui s'incarne en eux.

Il n'y a de repos, alors, que dans l'accomplissement de l'incarnation, là où le verbe conjugue l'homme et la femme dans l'alliance. En ce trait différentiel de la limite et de l'interdit dont le *fil* est marqué, le *nom*, s'indique l'ouverture à l'alliance, dans et par laquelle il est, en tant que né d'eux, fils de Dieu en qui toute différence s'origine. Il se fait chair différenciée dans laquelle se manifeste le Dieu du désir, *dans l'attente, maintenant et à jamais*.

Rester dans le champ des sciences humaines construites sur le mode des sciences physiques (dures) objectives, considérer l'Autre comme *n'existant pas*, bien qu'il soit nécessaire de l'imaginer pour satisfaire à la logique de l'objectivité scientifique, enferme dans l'imaginaire de la logique. L'Autre, inaccessible comme l'origine, ne saurait se donner comme vrai que s'il se *révèle dans la chair*, non parce qu'il serait nécessaire à la perpétuité de son fonctionnement ou à la logique de sa construction, mais par amour, parce qu'il est Dieu et Père.

Avec la question de l'Autre en qui les hommes sont reposés dans l'ordre de leur différence subjective, se pose le noeud de l'articulation entre l'objectif et le subjectif, la question même de l'homme dans

sa référence à la Vie – et il n’y a qu’une vie – et dans son rapport au monde.

Avec l’Altérité constitutive de son origine, la question de la vérité qui parle est posée en ce lieu d’articulation entre *la lumière du monde* et *la lumière de la vie*. Michel Henry nous a heureusement fourni les concepts qui autorisent à réfléchir sur l’incarnation, sur le corps et sur la parole dans l’*ici* et le *maintenant* de la rencontre⁷. L’homme en est le lieu où *s’accomplit* la *révélation* de l’Autre du désir. D’être aimant et/ou aimé, de ne pas pouvoir l’être hors de la rencontre de l’autre dans le rapport à l’Autre, voilà le *moment* de Dieu. Il s’y révèle comme l’absolu du Don : la source même de la Vie de tous. « Dieu est Amour », dit saint Jean (1 Jn 4,8).

____ Limite et différence

L’inquiétude et/ou l’agitation inhérente à la mélancolie – que rien n’apaise – est la tentative de sortir de la *limite*, de l’élément proprement humain, à partir de laquelle l’homme comprend qu’il n’est pas le monde... et qu’il n’est pas Dieu. Dans l’incarnation, l’homme est invité à accueillir Dieu en ces limites, comme à être accueilli en lui.

La question de la limite rejoint ici celle de la différence constitutive de l’homme : hors d’elle, hors de cette limite et de la différence dans laquelle il habite, il ne trouve jamais le *repos*. Là où il n’est pas possédé par son désir de possession et là où il n’est pas aimé par lui seul, il repose en une limite vivante entre détachement sans possession et amour sans orgueil. Là, le désir de l’homme s’accomplit dans un rapport à l’Autre sans convoitise : il entre dans le repos, il sort de l’inquiétude d’avoir tout ou d’être tout.

Il n’est lui en vérité que d’être désir : limite ou différence, vivant de la parole incarnée dans le monde. Il vit de Dieu et mange avec les autres le pain de la vie.

« J’ai désiré d’un grand désir manger cette pâque avec vous » (Lc 22,15). Celui-là est la Vie qui se donne de génération en génération et qui rassemble les vivants différenciés dans l’unité de l’Esprit. Son

esprit, ce qui le fait vivre, se re-pose de génération en génération sur tous les vivants.

« Un homme ne peut rien recevoir si cela ne lui a été donné du ciel » (Jn 3,27). Assurer cela, c’est déjà dire que le mariage, ce lieu de l’inquiétude par excellence, est en tant que *sacrement* prophétique le lieu du repos désiré d’une différence qui n’est plus dans l’opposition de ses membres, mais dans l’unité de l’esprit qui fait corps. Là est le repos de l’homme et de la femme. Des enfants aussi ! De Dieu et des hommes dans le Fils de l’homme.

L’inquiétude est du côté de la perpétuelle agitation d’une pulsion non satisfaite par l’objet autour duquel elle tourne. Pris au jeu des pulsions, l’homme n’en a jamais assez. Il cherche sa satisfaction dans la répétition du même. Or seul l’Autre, dans sa radicale et originaire position peut le satisfaire. Il le satisfait en le délivrant du même, de ce Moi pris, dans le dédoublement imaginaire, pour l’Autre. Mais l’Autre n’est habitable que dans le saut de la mort du moi à lui-même qui l’ouvre à la dimension de l’Origine qui le spécifie comme homme.

Or l’origine ne se dédouble pas : elle s’engendre dans l’Altérité. Elle est Même et Autre. Elle est le lieu de la communion des sujets dans l’unité de leur différence. Pour les hommes, l’origine n’est en définitive pensable que sous les traits du Père s’engendrant en se donnant tout entier à la Mère et/ou sous les traits d’une Mère se donnant tout entière au Père, sous les traits d’une alliance d’où naît la Parole qui donne corps à la chair et/ou une chair différenciée dans l’acte de la Parole qui se donne.

Si l’inquiétude est du côté de la perpétuelle agitation des sens et des sensations – sexuelle, oculaire, auditive, tactile, gustative –, la quiétude, elle, est du côté de l’infini désir du sujet, désir infini, reposition radicale du Même en l’Autre dans le moment où la pulsion, marquée ou poinçonnée de la parole, la pulsion de la chair ne cherche plus sa satisfaction propre. Ordonnée à l’unité des différences dans un corps, elle devient signifiante du désir inconscient ouvert au Réel de la Présence jusque dans l’absence.

Un patient me disait : « Je crois bien que je suis dans les broussailles, dans les ronces et dans la nuit d’une forêt profonde. Je sais seulement que j’avance et j’espère que Dieu n’a pas lâché ma main.

7. Cf. *Incarnation. Une philosophie de la chair*, Seuil, 2002, pp. 30-31.

Je le vis comme une *absence vécue dans la présence*, exactement l'inverse d'avant. »

L'inverse de l'absence vécue dans la présence, c'est bien la présence vécue comme absence, le dédoublement dont nous parlions au début avec l'épuisement qu'il y a à le nier.

L'inquiet cherche la présence hors du présent et sa déception se renouvelle de ne jamais l'atteindre. C'est lui qui toujours se dérobe en avant ou en arrière. Mais la Parole est là, dans l'entière nouveauté de ce qui ne s'anticipe pas et de ce que la mémoire a oublié. L'ouverture au présent, l'instant de *la rencontre*, cet ici et ce maintenant de l'attente, est tout à la fois désiré comme le bonheur et craint comme la menace. L'homme a peur de la réalisation du désir qui le repose en Dieu. La proximité du bonheur de la présence réelle, sans mesure, s'éprouve comme une menace absolue pour la limite de l'homme qui se trouve élargie aux dimensions de l'univers. La mélancolie est l'inquiétude que provoque la proximité de l'éternel. C'est là ce qui le rend heureux et en même temps constitue une menace⁸. L'Être attiré par le feu de l'amour fait peur au vieil homme. Il ne peut que s'y perdre. Mais « celui qui aime sa vie la perd et qui hait sa vie en ce monde la conservera en vie éternelle » (Jn 12,25).

8. Cf. R. Guardini, *op. cit.*, p. 69.